

Une Affaire de Trahison il y a Cent Ans

Cent ans ? Pas tout à fait : exactement quatre-vingt-dix-neuf. 1812. C'est une heure grave dans l'histoire. L'alliance russe chancelle et peu à peu s'éffrite. Son "fantôme" peut encore produire en Europe une certaine impression morale. Ceux qui observent savent que ce n'est plus qu'un prêtre, derrière lequel les deux amis d'hier, les deux adversaires de demain, s'épient et se mesurent du regard en attendant que le prétexte qui les mettra aux prises. La Russie a voulu ce conflit; elle l'a envenimé jusqu'à rendre inévitable la rupture et, de longue date, elle s'y est préparée.

Non, certes, que l'ambassadeur à Paris, le prince Kourakine, soit de taille à jouer les Machiavel. C'est un personnage de pure représentation, vaniteux, nif et borné. Mais Alexandre possède près de son "allié" un agent autrement perspicace, autrement habile en la personne de l'attaché militaire, le colonel comte Czernitcheff. Éléphant, distingué, de fort belle mine, le jeune officier a commencé par être la coqueluche des salons. Puis il s'est introduit dans les milieux politiques au point de devenir "une petite puissance" à laquelle il est maladroite de déplaire. Pourtant, Savary, qui ne l'a jamais vu d'un très bon œil, le fait surveiller par ses polices. Bientôt il acquiert la preuve absolue que Czernitcheff n'a de son crédit que pour espionner.

Alors, Napoléon se fâche et songe un moment à faire de l'incident un "casus". Puis il se ravise et se contente d'insinuer à Czernitcheff que sa place n'est plus à Paris. L'attaché militaire ne se fait pas répéter l'invitation deux fois : le surlendemain, 26 février, il prend la chaise de poste à destination de Pétersbourg.

A peine avait-il franchi les barrières, que la police envahissait son appartement et en fouillait jusqu'aux moindres recoins. On ne découvrit que des lambeaux de lettres impossibles à raccorder. Cependant, un morceau de cendres gisait dans la cheminée de la chambre à coucher : de nombreux papiers avaient été jetés là en toute hâte. On s'approche pour voir si d'aventure quelques pièces n'auraient pas échappé aux flammes. Quel ne fut pas l'étonnement des policiers lorsque, voulant écarter un tapis de pied posé devant le foyer, un billet, parfaitement intact, leur apparut ! Il était ainsi libellé :

"Monsieur le comte, vous m'accablez par vos sollicitations. Puis je fais plus que ce que je fais pour vous ? Que de désagréments j'éprouve pour mériter une récompense fugitive ! Vous serez surpris demain de ce que je vous donnerai : soyez chez vous à sept heures du matin. Il est dix heures. Je quitte ma plume pour avoir la situation de la Grande Armée d'Allemagne, en résumé, à l'époque de ce jour. Il se forme un quatrième corps qui est tout connu. Mais le temps ne me permet pas de vous le donner en détail. La Garde impériale fait partie intégrante de la Grande Armée. A demain, à sept heures du matin."

Cet "à" mystérieux cachait, de toute évidence, une personnalité fort au courant des secrets de notre organisation militaire. Une enquête menée dans les bureaux de la Guerre n'aboutit à aucun résultat. On chercha alors dans l'entourage du prince-major-général Berthier. La piste était meilleure : au bout de quelques jours, les soupçons se concentraient sur un des employés civils de l'administration nommé Michel ; commissaire-écrivain à la direction de l'habillement, il y était fort apprécié pour sa main d'écriture, mais il avait la réputation d'être "adonné au vin" et de mener une existence au-dessous de ses moyens. Comparer les caractères du billet saisi chez Czernitcheff et ceux des autres transcrits par Michel était la chose du monde la plus aisée. L'expérience fut tout à fait concluante. Une heure plus tard, Michel était arrêté. Il ne fit aucune difficulté pour reconnaître son écriture et avoua qu'il était, depuis plusieurs années, en relations avec des membres de l'ambassade russe.

Mais une question se posait : Comment, de sa modeste place, avait-il pu se procurer des documents d'une telle importance ? On sut bientôt la clé du mystère. Tous les quinze jours, le ministre de la guerre faisait établir, pour l'Empereur, un état général de l'armée avec toutes les mutations survenues. Cet état formait un gros volume in-quarto que l'on avait l'habitude de faire relancer avant de le remettre à Sa Majesté. Comme la sévérité la plus rigoureuse finit toujours par se relâcher un peu, on en était arrivé à charger un simple garçon de bureau du soin de porter ce cahier chez le relieur et de le rapporter. Le garçon de bureau était

un brave homme, ancien soldat, nommé Moisé. Pour le circonstancier, Michel imagina de porter sur sa route un de ses camarades de régiment. La rencontre ayant l'air d'être fortuite, on entra, pour causer, dans un cabaret. Tandis que les deux vieux militaires revivaient ensemble leurs souvenirs, des compères s'emparaient du précieux in-quarto. Muni de papier de même format que l'original, semblablement ligné, il transcrivait tranquillement les chiffres et remettait ensuite le volume en place. C'est par ce procédé peu compliqué que Czernitcheff pouvait, avant l'Empereur lui-même, prendre connaissance des pièces les plus essentielles de la défense nationale.

Moisé n'était pas le seul dont le nom se trouvait mêlé à l'affaire : un commis du bureau des mouvements, Saget, y avait pris également une part active ; enfin, un jeune expéditionnaire, Salmon, dont le rôle semblait, il est vrai, s'être borné à copier les documents, complétait ce conseil de trahison.

Entre l'ambassade russe et ses affidés, l'intermédiaire ordinaire était le propre suisse du prince Kourakine. Pour s'assurer de sa personne, il fallut user de stratagème. Michel lui écrivit, de sa prison, comme s'il eût été en liberté, et lui donna rendez-vous dans un café où ils avaient coutume de se rencontrer. Il n'avait pas plutôt ouvert la porte qu'il était saisi au collet, prestement enlevé et conduit à la prison de la Force.

Le plus étonnant de l'événement fut Kourakine lui-même. Il crut à un crime d'ordre privé, assassinat ou séquestration, et il envoya au ministre des Relations extérieures le signalément détaillé de son fidèle serviteur.

Quelques jours plus tard, le duc de Bassano rassura le pauvre ambassadeur. "Votre concierge, lui dit-il, n'est pas perdu. On l'a arrêté parce qu'il se trouve mêlé à un complot dirigé contre la sûreté de l'Etat. Il a été pris en flagrant délit. La justice informe à son sujet. Laissez s'accomplir ses opérations avec la discrétion qui convient."

Napoléon avait exigé, en effet, que le scandale eût le retentissement qu'il méritait. Pas de procédure expéditive, pas de Commission militaire, pas même de huis clos, mais un débat solennel, au grand jour.

La Cour d'assises de la Seine se réunit le 13 avril : l'affaire Michel occupa pas moins de trois séances. La première fut presque tout entière occupée par le discours du procureur-général Legoux. Tout d'abord il rendit hommage au libéralisme de l'Empereur, qui, au lieu de soustraire les accusés à leurs juges naturels — comme le souci des secrets de la défense lui en donnait le droit — avait préféré leur ménager toute la lumière d'un débat public. Puis il entreprit dans le style emphatique et redondant qui était la marque de l'époque, l'histoire des faits. Il s'embruilla un peu, il est vrai, dans le va-et-vient des ambassadeurs et des chargés d'affaires, confondit intérieurement les noms et les dates, mais eut soin de recouvrir toujours ces menues inexactitudes du large manteau de son éloquence. Il montra "le corrompu se faisant à son tour corrompu" : il dressa d'abord l'humble employé dénué, la silhouette du séducteur, "l'homme de cour" le plus indiscret comme le plus entreprenant des diplomates ; enfin, à l'arrière plan, il aperçut et dénonça ces "puissances jalouses" qui cherchent à entraver dans l'ombre la marche du génie, "d'intercepter les destinées du monde". Mais la Providence visiblement veille sur l'Empereur et sur la France. Elle a permis que la trahison finit par se trahir elle-même". Les jurés comprendront cette leçon, et dans leur verdict, qui retiendra à travers l'Europe, rien ne les retiendra d'accomplir leur devoir."

Le second jour fut consacré à l'interrogatoire des prévenus et à l'audition des témoins. Michel et ses complices avouèrent tout ce qu'on voulait et réclamèrent seulement l'indulgence du Jury. Parmi les témoins, le principal, Wastinger, le concierge de l'ambassade, chargée d'autant plus fort les accusés qu'il se souvenait avec amertume du guet-apens qui lui avait été tendu.

Michel fut condamné à mort avec confiscation de ses biens. Pour les autres, Saget, Salmon et Moisé, l'accusation ne réussit pas à établir qu'il y avait eu trahison formelle et consciente. Saget fut seulement convaincu d'avoir accompli "des actes de son emploi licites et non s'ajets à salaires" et pour ce condamné à un an de prison avec aggravation de l'exposition et du carcan. Salmon et Moisé furent acquittés.

Le 1er mai suivant, l'échafaud dressé en pleine place de Grève, réclamait le sort de Michel. Celui de ses complices, en dépit de la sentence du jury, demeura, au contraire, fort incertain.

On commença par le relâcher. Mais, avant même qu'ils aient eu le temps de reprendre goût à la liberté, on les arrêta de nouveau, cette fois par mesure de police. A cette solution élégante, le res-

pect des lois et la sûreté de l'Etat trouvaient également leur compte.

L'Anniversaire.

Le même frémissement de branches ! Les mêmes sonorités des rires sous les arbres ! se disait avec mélancolie le docteur André Vivien en errant sous les ombres du jardin des Tuileries.

En cette fin d'après-midi il croyait y avoir été attiré par toute la joie qui rayonnait dans l'ombre fraîche des feuillages ; joie des bambins qui galopent et piaillent, joie des massifs de fleurs au milieu des pelouses carrées de lumière, joie, joiable des jeunes mères surveillant les ébats de leurs petits, joie enivrée des couples qui passent, perdus dans leur rêve de bonheur.

Mais était-ce bien toute cette joie présente que le docteur Vivien percevait ? Il se promenait sous les arbres avec cette allure triste des hommes n'ayant plus rien dans le cœur qui les fasse participer à l'enchantement des choses. C'est bien plus à travers les fantômes de son rêve qu'au milieu des vivants qu'il paraissait se promener.

— Mon Dieu, se disait-il, qu'elle est loin l'époque où le cœur battait je venais rejoindre ici la tant aimée, où j'apercevais son immobile silhouette dans l'ombre qui s'allumait peu à peu de son sourire !... Quinze ans déjà qu'à pareille heure, dans ce même jardin, elle m'a donné son amour. Oui, ce soir même, quinze ans !... Depuis lors que de folies, que de tristesses !

Mme Charlotte Delvert, veuve à vingt-trois ans, en avait vingt-cinq, lorsque, j'une agrégée de médecine, il l'avait rencontrée dans le monde et s'en était épris. Laborieux et grave, il fut conquis par sa grâce un peu frivole autant que par son harmonieuse beauté. Un après-midi, au sortir d'une exposition, ils s'étaient engagés sous les ombrages des Tuileries où, pour la première fois, leurs paroles les avaient émus. Et ils en eurent un tel épanouissement qu'ils promirent de se revoir dans le joli décor qui leur avait porté bonheur. Chaque soir, vers la fin de l'après-midi, ils s'y donnaient rendez-vous. Et ce furent, dans la paix joyeuse et fleurie du jardin, six semaines d'exquises conversations, au bout desquelles, par un soir lumineux comme celui-ci, au milieu des cris d'enfants, dans le tin tamaris du choc des balais sur les tambourins, ils s'étaient promis l'un à l'autre.

Rudieux départ pour un voyage bref et cahoté ! Après un mois, produit de futilités contrastées, s'était produit le désaccord que, deux ou trois ans plus tard, une meilleure expérience de la vie aurait empêché. Coquette et glorieuse de son prestige dans le monde, elle trouvait que son sérieux mari la confinait dans une vie trop austère. Un brillant homme de plaisir l'ayant effolée, elle avait voulu se rendre libre. Par tristesse, le docteur Vivien s'était résigné au divorce.

Pour oublier et pour se prouver à lui-même qu'il n'était pas trop meurtri, il s'était jeté dans l'aventure. Que de vaines tentatives ! S'il en remémorait d'agréables, combien d'autres stupides et navrantes ! Et les meilleures ne lui avaient laissé que déshantement, car il était de ceux qui ne peuvent être heureux en amour que s'ils s'attachent.

Son ancienne femme n'avait pas connu plus grande félicité. Combien passagers, son ivresse ! Si son désir de vie brillante et joyeuse lui satisfaisait par cette union avec un être folâtre, étié, vaniteux, qui l'entraînait de fête en fête, sa tendresse, restée intacte dans ce vertige, éprouvait maintes déceptions. Les hommes de parade et de plaisir sont presque toujours égoïstes. Aussi ne tarda-t-elle point à s'apercevoir que son mari, vivant pour l'amour et la gloire, l'aimait féroce-ment pour lui seul et l'exhébait comme une conquête flatteuse. Et il avait fini par l'abandonner pour d'autres passionnées plus divertissantes.

Voilà plusieurs saisons qu'elle était seule, regrettant les joies douces et sûres que sa coquetterie de jadis n'avait pas su goûter. C'est pourquoi, hantée par les souvenirs, elle s'était rappelé l'anniversaire de ses fiançailles avec l'homme dont elle avait méconnu le noble et grand amour ; et elle avait éprouvé, elle aussi, en ce soir si troublant, le besoin de revoir le jardin qui, après avoir abrité leurs causeries, avait été le paisible et radieux décor de leurs divertissements.

— Même éclat des fleurs ! Même parfums ! élevant des massifs ! se disait-elle en marchant avec émotion, comme si elle se promenait au jardin des souvenirs et fût d'un autre monde.

Mélancolique, elle revoyait les allées où si souvent ils avaient marché à petits pas, les recoins d'ombre et de silence où elle s'asseyait pour l'attendre. Quelle joie lorsqu'elle reconnaissait sa silhouette familière !

Soudain elle eut un coup au

cœur, à la vue d'un promeneur de fière et haute allure qui, méditatif lui aussi, contournait un massif tout près d'elle.

Wagner ami des animaux.

IX on en a écrit beaucoup et de moins belles et de moins motivées !

Il est évident que le lion ne pourrait pas l'homme comme son gibier préféré, et il ne semble guère douteux qu'une loi de la nature ait destiné les herbivores à être la proie des carnivores. Mais à défaut d'un morceau de choix, il n'est pas d'animal qui ne sache se contenter, à l'occasion, d'un morceau de second ordre, alors surtout que la nourriture se fait rare.

Philatélie à outrance

Les journaux russes racontent une bien curieuse histoire, qui montre jusqu'où peut aller la passion d'un collectionneur. Un célèbre amateur de timbres de Saint-Pétersbourg, M. Stemmer, avait huit timbres anciens qui, d'après son trésor et ne perdait jamais l'occasion de faire sentir à ses confrères en philatélie quelle supériorité il possédait sur eux. Un de ses amis, le prince Troubetkoï, perdit à la fin patience et fit passer, dans tous les journaux spéciaux, une annonce offrant d'acheter, à n'importe quel prix les huit timbres en question. Au bout de quelques mois, il réussit à les trouver pour le prix de 32.000 francs. Dès qu'il les eut, de le prince Troubetkoï s'empressa de se rendre chez M. Stemmer et de lui montrer le double de ses timbres réputés "uniques". Ce fut pour l'amateur, un coup terrible. Il résista quelque temps à l'effondrement de ses illusions et aux plaisanteries de son voisin ; mais enfin, il ne put y tenir et il offrit au prince de lui racheter ses timbres. Le prince refusa d'abord et fit un peu languir son confrère. Puis il finit par lui en demander 62.000 fr. Sans hésiter, M. Stemmer alla chercher la somme, la remit au prince Troubetkoï, saisit les timbres d'une main tremblante de joie et les jeta au feu en s'écriant :

— Maintenant, mon cher ami, vous ne pourrez plus nier que les miens sont vraiment uniques au monde.

L'origine des "Miserables".

Le 28 février 1833, la Cour d'assises de la Seine jugeait un certain Rey Dasseuil, accusé de "provocation, non suivie d'effet, à la rébellion et au meurtre", pour avoir raconté dans un roman intitulé "le Cloître de Saint-Merr" l'insurrection de 1832. L'auteur fut acquitté, mais la Cour d'assises ordonna que les exemplaires de son livre seraient tous lacérés. On ne connaît aujourd'hui que trois dont l'un est conservé à la Bibliothèque nationale. M. Dumeani établit dans le "Mémoire de France", un curieux rapprochement entre l'ouvrage de Rey Dasseuil et deux volumes des "Miserables" : "l'Idylle rue Plamet," et "l'Épopée rue Saint-Denis." Victor Hugo a pris avec l'histoire plus de liberté que n'a fait son devancier : il déplace la barrière, et de la rue Saint-Martin, la transporte rue Saint-Denis ; mais les événements sont les mêmes, et aussi les considérations politiques et sociales. Rien d'étonnant, d'ailleurs, puisque les deux auteurs s'inspiraient d'une même réalité. Sans doute, mais ce qui est plus singulier, c'est que les épisodes et les héros fictifs se ressemblent également. On trouve, dans le "Cloître de Saint-Merr", un jeune patriote hésitant, comme Marius, entre l'amour et le devoir, puis s'arrachant enfin des bras de sa Colette pour se battre avec un ardeur terrible. La barrière est commandée par un héros à l'éloquence martiale en qui l'on pressent Enjolras ; on voit à ses côtés un gamin intrépide et gouailleur, Joseph, qui est déjà l'équivalent de Gavroche. M. Dumeani signale encore d'autres analogies. Mais il se garde bien de conclure au plagiat et, reprenant un mot de Biré : "Les emprunts, dit-il, sont permis au génie, s'il change en or le onivire dont il s'est emparé."

Sur la voie ferrée.

Il existe en Egypte une ligne de chemin de fer qui en ligne droite fait 72 kilomètres ; mais la voie ferrée la plus longue en ligne droite est celle de Nyngan à Bonke, en Australie, qui couvre plus de 200 kilomètres sur un terrain absolument rectiligne. D'autre part, la plus longue rame de wagons trainée par une locomotive fut remorquée dernièrement sur la Virginia R. R. Elle consistait en 120 wagons chargés chacun de 50 tonnes de charbon. Le train mesurait 1.627 mètres de long et le chargement avait une valeur de 90.000 francs.

Le Pays de Cocagne.

Si la "vie chère" n'est pas un vain mot dans nos contrées, il est des régions où la nourriture est véritablement pour rien : le Consul des Etats-Unis à Amoy (Mandchourie), rapporte que les faisans s'y vendent 30 centimes la paire ; les poulets, 25 centimes pièce ; la livre de mouton, 15 centimes ; la livre de farine, 2 centimes 1/2, et la tonne de charbon, 5 fr. 20.

Je suis absolument convaincu, dit M. Scully, que le lion éprouve autant de dégoût à manger de l'homme que le gibier à manger du lion.

Plus ils se promenaient à pas lents sous les arbres, autour des pelouses, des massifs et des bassins, mieux ils trouvaient les impressions anciennes. Même atmosphère, mêmes clartés douces. Et voici qu'à l'heure où jadis ils s'y retrouvaient, ils virent réapparaître les mêmes passants : des employés qui, comme il y a quinze ans, au sortir du bureau, regagnaient leur gîte de l'autre rive. Mais combien différents, eux aussi, dans ce décor d'éternelle jeunesse ! Alaudin et Anés par la vie, sans la leur d'espoir et de confiance qui brillait naguère en leurs yeux !

Vision qui attendrit plus encore les anciens é, eux, preuve vivante du temps et du bonheur gâchés ! Eux-mêmes avaient subi la même déchéance sans réussir à être heureux ! Pendant qu'ils gardaient encore un peu de jeunesse et puisqu'ils avaient été poussés à cet involontaire rendez-vous par le nostalgia de l'amour ancien, s'ils se réembarquaient ensemble pour une affectueuse et sage fin de vie ?

Ils en eurent tout deux le désir et la volonté. Et tendrement, dans ce soir de lumière et de douceur, comme ils l'avaient fait quinze ans plus tôt, — sans souci des sarcasmes et des surprises — d'une allure plus lente mais plus sûre, ils marchèrent vers ce qu'il leur restait d'avenir.

Les Lions aiment-ils la Chair Humaine ?

La mort tragique du frère du ministre des affaires étrangères du Royaume-Uni a donné un double intérêt aux notes recueillies sur place par les Européens établis en Afrique qui ont observé de près les mœurs et le caractère des lions. La bête féroce qui a dévoré le frère de sir Edward Grey n'aura pas peu contribué à mettre fin aux légendes, de date récente, qui représentaient le roi des animaux comme un animal inoffensif et timide, toujours prêt à s'enfuir à l'approche de l'homme.

Dans ses "Souvenirs sans prétention", M. W. Scully admet qu'en dehors des cas où le lion, blessé ou entouré par les chasseurs, est obligé de livrer bataille, il peut très bien, en certaines circonstances, attaquer l'homme sans avoir été provoqué.

La chair humaine devient la seule nourriture qui soit à la portée du redoutable carnivore lorsque l'âge ou la maladie le rendent incapable de poursuivre tout autre gibier, ou bien lorsque les animaux auxquels il a l'habitude de faire chasse ont tout à coup disparu.

Il n'est pas rare, dit le collaborateur du "State of Africa", que le gibier de toute espèce s'éloigne en même temps d'une région pour aller s'établir beaucoup plus loin, comme s'il obéissait à un mot d'ordre. Alors, le lion se trouve privé de nourriture parfois pendant plusieurs jours et connaît les horreurs de la famine.

Un animal affamé est toujours dangereux, et il est très probable que le plus célèbre des lions historiques avait été privé de nourriture pendant huit jours avant de rencontrer Androcles, il n'aurait pas laissé cette réputation de magnanimité qui a rejétil sur toute son espèce. Mais est-il bien certain que le roi des animaux manifeste pour la chair humaine une répugnance dont il ne peut venir à bout que sous l'aiguillon de la faim ?

Je suis absolument convaincu, dit M. Scully, que le lion éprouve autant de dégoût à manger de l'homme que le gibier à manger du lion.

Voilà sans doute une des premières lettres de recommandation écrites en faveur d'un candidat à une décoration. Depuis Charles

à la vue d'un promeneur de fière et haute allure qui, méditatif lui aussi, contournait un massif tout près d'elle.

Une affaire de décoration.

Les poètes de jadis s'aimaient déjà les honneurs. Il existe aux Archives nationales de la Torre de Tombo, à Lisbonne, une curieuse lettre, écrite sur une grande page in-4°, en caractères de civilité, et datée du 14 novembre 1570 :

"A Très excellent et très illustre Prince nre (notre) Très cher et Très aimé cousin, le Cardinal Infant de Portugal."

Ayant entendu la singulière affectation que nre aimé et feal conseiller aulmoier ordinaire, Me Pierre de Ronsard, gentilhomme Vardomoy, sa service grandeur et prospérité de l'ordre de (la) croix de Christ et pour mieux s'y employer de parvenir au rang des chirs (chevaliers) dud. ordre, nous escriptions (écrivains) pntement (présentement) à nre très cher et très aimé bon frere (frère) et cousin le roi de Portugal en faveur du dit de Ronsard à ce que son bon plaisir soit le y voulloir recevoir. Et sachant combien vous pouvez pour lui en cest endroit, nous avons bien voulu vous priez comme nous faisons bien affectueusement, voulloir meyenner (procureur) audit de Ronsard cette grâce envers noutred bon frere. De laquelle nous sommes asseurs qu'il len trouvera digne pour estre personnelge très excellent en sauvoier qui nous a faisiez de grands et signalles services à l'honneur de nous et de la République francoyse nous est grandement fécodore (recommandé), vous asseurant que nous recouerons a singulier plaisir la faueur qu'il vous plaira lui impartir en nre considération et dont nous nous souviendrons quand, en pareil cas daulcunes chose vous voullrez requérir. Priant Dieu, tres excellent et tresillustre prince, vous avoir en sa sainte garde. Ecscript à Soissons, ce xiiiième jour de novembre 1570.

CHARLES.

Voilà sans doute une des premières lettres de recommandation écrites en faveur d'un candidat à une décoration. Depuis Charles

à la vue d'un promeneur de fière et haute allure qui, méditatif lui aussi, contournait un massif tout près d'elle.

La cachette de Bacon.

On sait qu'un savant américain, le docteur Owen, fait des fouilles dans le lit de la rivière Wye, près de Chespotov, en Angleterre. Il prétend avoir découvert, à l'aide d'une clef, un ouvrage de Bacon et y avoir trouvé l'indication que le célèbre philosophe avait enterré à cette place des papiers du plus haut intérêt, ob se trouvait notamment la preuve qu'il était l'auteur des pièces de Shakespeare.

Les fouilles continuent ; on tâtonne beaucoup, et d'autre part, la marée qui se fait sentir dans le lit de la Wye ne permet de travailler qu'un petit nombre d'heures par jour. Cependant on est arrivé, il y a peu de jours, à un massif de maçonnerie et de charpentes. Ce premier résultat donne une telle confiance au docteur Owen qu'il annonce déjà avec autorité et par le menu, ce que contient la cachette inévitablement cachée dans cette maçonnerie. En voici le détail, rapporté par M. J. Aren :

Il y a en tout soixante-neuf boîtes conservées dans la maçonnerie ; voici ce qu'elles contiennent :

1. Les manuscrits de toutes les pièces de Shakespeare écrites de la main de Bacon ;
2. Les manuscrits des œuvres de Marlowe, Greene et Peele, également de la main de Bacon qui est leur véritable auteur ;
3. Le manuscrit de la "Reine des Fées" de Spenser "idem" ;
4. Le manuscrit de l'"Anatomie de la Mélancolie" de Burton, "idem" ;
5. Les manuscrits des œuvres de Bacon lui-même.

(Car, chose singulière, Bacon est non seulement l'auteur des œuvres de tout le monde, mais encore de siennes même !)

6. Un journal des événements qui se sont passés à la Cour de France pendant que Bacon y était.
7. L'original du jugement de Marie Stuart ;
8. Des documents maçonniques importants dont la nature ne peut être révélée ;
9. Le grand sceau que Bacon s'était fait faire pour lui-même comme roi d'Angleterre portant les mots : "Franciscus Dei gratia Angliz Franciz Hiberniz Rex Fidel Defensor" ;
10. La preuve que Bacon était le véritable héritier du trône d'Angleterre ;
11. La preuve du mariage de la reine Elisabeth avec le comte de Leicester ;
12. La tête de Shakespeare.

Car Bacon a assassiné Shakespeare, qui voulait le faire chanter !

Si les pronostics du Dr Owen se réalisent, voilà qui fera du bruit !

EXPOSITION INTERNATIONALE D'Aquiculture, de Pisciculture, d'Ortréiculture, de Pêche et des Industries Touchant à l'Exploitation de l'Eau.

Une Exposition internationale d'aquiculture, de pisciculture, d'ortriculture, de pêche et des industries touchant à l'exploitation de l'eau aura lieu à Paris, aux mois de novembre et de décembre 1911, dans le Grand Palais, avec le bienveillant appui du Gouvernement Français.

Le seul fait d'être donné dans l'admirable monument érigé sur les Champs-Élysées avant l'exposition de 1900, assure à cette grande manifestation, si nouvelle dans son genre, non seulement la visite des Parisiens mais aussi celle des habitants de la province et des étrangers de passage.

Jamais en effet, semblable exposition n'a eu lieu à Paris. Le comité a reçu l'accueil le plus flatteur des gouvernements français et étrangers. Son Altesse sérénissime, le Prince de Monaco ; le président du Conseil des Ministres de France ; les Ministres des Affaires Étrangères, du Commerce, de l'Agriculture, des Travaux publics, les sous-secrétaires d'Etat à la Marine et aux Beaux Arts ont bien voulu en accepter la présidence d'honneur.

La participation officielle de la Belgique, du Jardin Zoologique d'Anvers et de la Principauté de Monaco donne à l'exposition un caractère international.

La navigation sous toutes ses formes constituera naturellement une des principales attractions.

Le groupe de la pêche maritime et spécialement dans ce groupe la classe qui comprend les institutions créées dans le but de centraliser les efforts des pêcheurs côtiers dispersés : école professionnelle de pêche, société coopérative, etc. etc. etc. retiendra tout particulièrement la sollicitude du comité.

La pisciculture, la pêche fluviale, le commerce et le transport du poisson, vivant ou mort, frais ou conservé ne sera pas négligé.

L'utilisation des produits de la pêche et des eaux, les industries appliquées à l'aquiculture, l'épuration des eaux et l'hygiène, les sports du bord de l'eau, l'océanographie, les sciences et arts s'y rattachant trouveront aussi leur place dans l'exposition.

Les négociants étrangers auront l'occasion unique d'être directement en rapport avec le marché de Paris, dont l'intérêt n'a jamais encore été éveillé par une manifestation de ce genre. Par la vulgarisation qui résultera de son succès certain, l'exposition d'aquiculture contribuera ainsi à faciliter les échanges internationaux.

Le Consul de France à la Nouvelle-Orléans, tient à la disposition du public dans les bureaux de sa chancellerie, 306 Godchaux Building, une série de brochures explicatives.

à la vue d'un promeneur de fière et haute allure qui, méditatif lui aussi, contournait un massif tout près d'elle.

Wagner ami des animaux.

Wagner aimait les animaux ; pendant la période la plus tourmentée de sa vie, la fidélité de son terre-neuve "Robber" dédommageait l'illustre musicien de l'injustice des hommes. L'auteur de "Lohengrin" ne se consolait pas facilement de la perte de ce compagnon des jours d'infortune, mais il se décida, enfin, à le remplacer "Rüpel", et à le remplacer par un chien de race, le chien de "Rüpel", dont les habitants de Magdebourg n'ont pas perdu le souvenir. Puis vint le tour de "Marke", le chien des temps heureux, qui fut associé aux joies et aux apothéoses de son maître.

Ce n'était pas seulement pour les meilleurs amis des hommes que Wagner manifestait une touchante sollicitude, sa bonté s'étendait sur toute la création. Pendant son enfance, il avait, une fois, assisté à la mort d'un bœuf assommé à l'abattoir. Ce spectacle produisit sur lui une impression si vive que, pendant plus d'un mois, il refusa de manger de la viande, mais les lois de la nature qui ont fait de l'homme un carnivore finirent par reprendre le dessus.

Les amis des animaux ne devraient jamais aller à la chasse. Il est vrai qu'ils ont une excuse ; comme ils sont en général des tireurs très médiocres, ils ne courent pas grand risque de mettre leurs actes en contradiction avec leurs doctrines. Il n'est arrivé à Wagner qu'une seule fois dans sa vie d'assister à une partie de chasse, l'invitation étant de celles qui ne peuvent se refuser. Un livre part, l'illustre musicien comptant sur sa maladresse naturelle, le feu, mais voilà qu'un grand étonnement le lièvre tombe, il se croyait absolument sûr de le manquer, mais le hasard avait déjoué ses prévisions. Ajoutons, bien vite, que le lièvre n'était pas mort, il n'était que blessé, mais le souvenir de ce pauvre animal traînant une patte sanglante et brisée, obéda le cruel chasseur jusqu'à la fin de ses jours. Wagner ne se pardonna jamais la blessure par imprudence qu'il avait faite à un quadrupède inoffensif et il jura que désormais il ne tirerait plus un seul coup de fusil.

Les Lions aiment-ils la Chair Humaine ?

La mort tragique du frère du ministre des affaires étrangères du Royaume-Uni a donné un double intérêt aux notes recueillies sur place par les Européens établis en Afrique qui ont observé de près les mœurs et le caractère des lions. La bête féroce qui a dévoré le frère de sir Edward Grey n'aura pas peu contribué à mettre fin aux légendes, de date récente, qui représentaient le roi des animaux comme un animal inoffensif et timide, toujours prêt à s'enfuir à l'approche de l'homme.

Dans ses "Souvenirs sans prétention", M. W. Scully admet qu'en dehors des cas où le lion, blessé ou entouré par les chasseurs, est obligé de livrer bataille, il peut très bien, en certaines circonstances, attaquer l'homme sans avoir été provoqué.

La chair humaine devient la seule nourriture qui soit à la portée du redoutable carnivore lorsque l'âge ou la maladie le rendent incapable de poursuivre tout autre gibier, ou bien lorsque les animaux auxquels il a l'habitude de faire chasse ont tout à coup disparu.

Il n'est pas rare, dit le collaborateur du "State of Africa", que le gibier de toute espèce s'éloigne en même temps d'une région pour aller s'établir beaucoup plus loin, comme s'il obéissait à un mot d'ordre. Alors, le lion se trouve privé de nourriture parfois pendant plusieurs jours et connaît les horreurs de la famine.

Un animal affamé est toujours dangereux, et il est très probable que le plus célèbre des lions historiques avait été privé de nourriture pendant huit jours avant de rencontrer Androcles, il n'aurait pas laissé cette réputation de magnanimité qui a rejétil sur toute son espèce. Mais est-il bien certain que le roi des animaux manifeste pour la chair humaine une répugnance dont il ne peut venir à bout que sous l'aiguillon de la faim ?

Je suis absolument convaincu, dit M. Scully, que le lion éprouve autant de dégoût à manger de l'homme que le gibier à manger du lion.

Voilà sans doute une des premières lettres de recommandation écrites en faveur d'un candidat à une décoration. Depuis Charles